NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

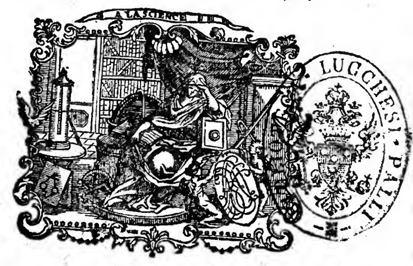
LE TEMPLE DE LA VERITE.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Précedée d'un Prologue.

Par M. de ROMAGNESY, Comedien Italien Ordinaire du Roy.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le Mardi 11. Juin 1726.



LUCCHESI PALLI

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.
M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.
NAPOLI - BIBLIE
III
Digitized by Google

75752

ON trouve dans la même Boutique les Piéces suivantes de Mr. ROMAGNESI, *tant qu'il a composées seul, qu'en compagnie de* Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI.

ARLEQUIN HULLA, & LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Piéces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Théatre Italien avec les Airs des Vaudevilles in 12. 8. *Vol. & dans celui des Parodies, in* 12. 3. *Vol. qui se vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.*

ACTEURS DU PROLOGUE,

Un AUTEUR.
Un LIBRAIRE.
LE VICOMTE.
Un MARQUIS, Arlequin.
Un AMI de l'Auteur.

La Scene est dans la Boutique d'un Libraire.

Acteurs du Premier Acte.

ARLEQUIN.
DINDONNET, Cabaretier.
Un PHILOSOPHE Indien.
Un MENSONGE Gascon.
Un MENSONGE Normand.
Une ILLUSION.
TROUPE d'Illusions & de Mensonges; chantans & dansans.
LE SUISSE de la Verité.

La Scene est dans un Bois.

Acteurs du Second Acte.

LA VERITE'.
ARLEQUIN.
LE SUISSE.
LE PROCUREUR.
ERASTE.
LUCINDE.
LA GAZETTE.
Un COMEDIEN Fr.
Un COMEDIEN Ital.
LE POETE.
Une COQUETTE.

Le Theatre represente le Temple de la Verité.



PROLOGUE

SCENE PREMIERE.

Un AUTEUR & Un LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE



OUS me demandez mon sentiment en ami sincere, je vous obéïs; je trouve votre Piéce mauvaise.

L'AUTEUR.

Je vais vous la relire encore une fois.

LE LIBRAIRE.

Quartier, songez que ce seroit la troisiéme.

L'AUTEUR.

Pouvez-vous vous lasser de l'entendre?

LE LIBRAIRE.

Vous devriez vous lasser de la lire, &

profiter des avis que les gens ſenſez vous donnent ; quoi, vous honorez du nom de Piéce, une rapſodie de ſcenes épiſodiques qui forment deux eſpeces d Actes, qui ne renferment ni conduite ni intrigue?

L'AUTEUR.

Qu'y a-t il là d'extraordinaire ? Eſt-ce la premiere Piece de ce genre ? Et moi j'eſpere que le Public me tiendra compte de lui avoir épargné le froid embarras d'une intrigue embroüillée ; mon but n'eſt que de l'amuſer legerement ; j'avouë que mon ſujet eſt très ſimple, mais c'eſt ce qui en fait la beauté, & je le compare à ces aimables filles de quinze ans, qui ne mettent ni rouge ni mouches, & qui plaiſent par les agrémens de la ſeule nature.

LE LIBRAIRE.

Voilà une comparaiſon charmante, il ne s'agit que de ſçavoir ſi elle eſt juſte.

L'AUTEUR.

Vous me reprochez que ma Piéce eſt un tiſſu de Scenes épiſodiques, y a-t-il rien de ſi flatteur que la diverſité ?

LE LIBRAIRE.

La diverſité ne réjoüit que ſuperficiellement ; une bonne Comédie doit faire entrer ſon Spectateur dans une ſituation

qui l'interresse, & le conduire par les regles de l'art à un denouëment....

L'AUTEUR.

Point de leçons : parbleu cela seroit plaisant, un Libraire donner des avis à un Auteur : allez, allez Mesieurs, mêlez vous d'imprimer correctement nos Ouvrages, c'est tout ce que vous pouvez faire.

LE LIBRAIRE.

Vous vous fâchez ? cela ne m'empêchera pas de vous dire que votre titre promet beaucoup, & qu'il fait attendre des traits que je n'ai point remarqué dans la Piece.

L'AUTEUR.

Bon ! on sçait que le Théatre Italien n'est susceptible que de plaisanterie ; on n'y vient point pour s'occuper l'esprit, mais pour le délasser seulement.

LE LIBRAIRE.

Oüi, mais il y a des esprits qui ne se délassent qu'avec des choses réellement bonnes ; & vous devez sçavoir qu'il s'est trouvé des Auteurs qui ont fait rire le Public très-serieusement.

L'AUTEUR.

Ils ont gâté le métier ; de quoi se sont-ils avisez ? mais je rajusterai tout cela par

un petit Prologue, où j'avertirai le Parterre qu'il ne doit pas s'attendre à trouver du bon dans ma piéce.

LE LIBRAIRE.

Il vous répondra, pourquoi nous la donnes-tu?

L'AUTEUR.

Cela est vrai, mais à quoi servent donc les Prologues?

LE LIBRAIRE.

A pas grand-chose: le Public ne veut être prevenu ni sur le bon ni sur le mauvais d'une piéce, & sans qu'on l'en avertisse, il s'en apperçoit à merveilles.

L'AUTEUR.

Eh bien, je lui ferai faire un compliment qui m'attirera sa bienveillance.

LE LIBRAIRE.

Un compliment! je ne vous le conseille pas; l'usage n'en est établi que pour les Tragedies; il n'est pas même fort ancien.

L'AUTEUR.

Ah! voici le Vicomte & le Marquis, faites-nous donner des sieges.

LE LIBRAIRE.

Comment, vous leur allez lire votre Piece?

L'AUTEUR.

Oui vraiment.

LE LIBRAIRE.

Quelle fureur ! il ne fait autre métier.

SCENE II.

LE VICOMTE, ARLEQUIN *en Marquis*, L'AUTEUR.

LE VICOMTE.

AH! parbleu mon cher Platinet, vous devez nous avoir bien de l'obligation : nous avons quitté le Marquis & moi une table, où le vin de Champagne abondoit, ruisseloit ; & le tout pour entendre la lecture de votre Comedie, qu'on m'a dit être la chose du monde la plus originale.

L'AUTEUR.

On ma fait bien de l'honneur.

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous, notre ami Platinet ? vous paroissez consterné : seroit-ce parce que le moment fatal approche ? quand nous donne-t-on votre Piece ?

L'AUTEUR.

Dans huit jours. Monsieur, je vais vous la lire.

ARLEQUIN *d'un ton imposant.*

Est-elle bien risible?

L'AUTEUR.

Je ris comme un fou toutes les fois que je la lis.

ARLEQUIN.

Elle doit être fort plaisante : en combien d'Actes est-elle, en trois, en cinq, en sept?

L'AUTEUR.

En sept, Monsieur? on n'a jamais vû cela : elle est en deux Actes.

LE VICOMTE.

En deux Actes? je n'ai jamais entendu parler de Pieces en deux Actes.

L'AUTEUR.

La mienne est d'un genre nouveau.

ARLEQUIN.

Y a-t-il des Divertissemens?

L'AUTEUR.

Il y en a trois.

ARLEQUIN.

Trois Divertissemens en deux Actes! mais voila une Piece très-divertissante. Est-ce une Tragedie?

L'AUTEUR.

Non, Monsieur, c'est une Piece Italienne.

ARLEQUIN.

De qui est elle ?

L'AUTEUR *impatient.*

De moi, Monsieur.

ARLEQUIN.

Arlequin y joue-t-il ?

L'AUTEUR.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Silvia y paroît-elle ?

L'AUTEUR.

Je n'ai eu garde de l'oublier.

ARLEQUIN.

Et vous fin ; y a-t-elle un joli rôle ?

LE VICOMTE.

Parbleu, mon cher Marquis, tes questions ne finissent point, écoutons paisiblement la lecture.

L'AUTEUR.

Que je vous suis obligé ! il m'auroit tenu jusqu'à demain, je vais vous lire...

LE VICOMTE.

Marquis, voila ce qui s'appelle un Auteur courageux : il y en auroit d'autres qui ne se nommeroient qu'après la réussite de leurs Pieces, mais celui-ci

paye de sa personne & s'expose en bute aux traits caustiques de Messieurs les Auteurs ses confreres.

L'AUTEUR.

Oh, je n'ai rien à craindre de ce côté-là, tous les Auteurs sont de mes amis.

LE VICOMTE *à part.*

Tant pis pour lui, ses pieces ne valent donc pas le diable.

L'AUTEUR.

Et quand cela ne seroit pas, j'en appellerois au jugement du Public qui ne peut gueres se tromper.

ARLEQUIN *se fâchant.*

Qui ne peut gueres se tromper ! je ne suis pas de votre avis moi, & je soutiens qu'une demie douzaine d'Auteurs ou beaux esprits répandus dans un Parterre, doivent y décider souverainement, & avoir autour d'eux un cercle subalterne qui les admire & confirme leur Sentence par écho.

L'AUTEUR.

Ah ! Monsieur, que dites-vous-là ? vous prétendez lier les mains au Parterre, détruire ses privileges, anéantir ses droits, & le laisser mener par des gens qui ne sont ordinairement conduits que par leur caprice, ou par des

raisons particulieres ? Eh fi, Monsieur, laissez à une multitude éclairée un pouvoir établi par l'usage & la raison; le Parterre ne doit avoir que son bon goût pour guide, ses Arrêts doivent partir d'un jugement unanime; jugement auquel l'Acteur & l'Auteur doivent être assujettis: pour moi je n'appellerai jamais de ses décisions, & je voudrois, pour ainsi dire, qu'il sifflât ma piece, pour avoir le plaisir de la corriger par ses avis, & de la redonner dans quelque temps plus belle, plus brillante, & plus suivie.

LE VICOMTE.

Qu'il sifflât votre Piece! c'est un plaisir que vous pourriez bien avoir, au moins, mon cher.

L'AUTEUR.

Tant mieux, Monsieur, tant mieux: je regarde le sifflet comme un vent salutaire qui peut conduire au port lorsqu'on en sçait profiter; combien voyons-nous de Pieces ensevelies dan un profond oubli, & qui ne reverront jamais le jour, parce qu'elles n'on pas seulement eû le bonheur d'être sifflées

ARLEQUIN.

Parbleu je vous promets de faire

passer la vôtre à la postérité, & je vous réponds d'une simphonie qui pourroit au besoin servir à un Opera nouveau.

L'AUTEUR.

Vous badinez, Monsieur, & j'ai trop bonne opinion de votre jugement, pour croire qu'il me soit contraire.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop modeste.

LE VICOMTE.

Oh! pour cela Marquis, je te prie de faire réussir la Piece de Monsieur Platinet: il a un respect pour le Public qui fait que l'on s'interesse, on ne peut pas plus, en faveur de son Ouvrage.

ARLEQUIN.

Je lui promets à ta consideration de faire mon possible; mais si le Parterre le siffle, au bout du compte?

L'AUTEUR.

Il aura tort, Monsieur.

ARLEQUIN.

Comment tort? le Parterre avoir tort! qu'est devenu votre respect pour lui?

L'AUTEUR.

Fiction poëtique, Monsieur, fiction poëtique que l'on peut hazarder quand on est sûr de son fait; je sçais dans le

fond que ma Piece n'est pas sifflable, c'est à quoi j'ai mis bon ordre : je vais vous en faire lecture ; prêtez-moi je vous prie une attention entiere, la moindre chose, une mouche qui vole, vous fait perdre le fil & l'interêt d'une piece. Le Temple de la Verité (*Arlequin éternuë*) Le... Eh ! Monsieur, il y a une heure que vous pouviez éternuer ; Acteurs de la Comedie, Arlequin, Dindonnet Cabaretier.

ARLEQUIN *bâillant.*

Ah ! un Cabaretier ; Cette Piece n'est pas si mauvaise.

L'AUTEUR.

Un Philosophe Indien .... Vous dormez, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi dormir, Monsieur, vous m'avertirez des endroits où il faudra rire.

SCENE DERNIERE.

Un AMI de l'Auteur, LE VICOMTE, ARLEQUIN, L'AUTEUR.

L'AMI.

AH ! mon ami, à quoi vous amusez vous ? votre piece ne doit être jouée que dans huit jours, n'est-ce pas ?

L'AUTEUR.

Eh bien ?

L'AMI.

Eh bien; elle va être jouée tout à l'heure.

L'AUTEUR.

Cela n'eſt pas poſſible !

L'AMI.

Je viens d'entendre l'annonce.

L'AUTEUR.

Mais comment ! ſans m'avertir ?

L'AMI.

Les Comediens craignoient une cabale, & pour la prevenir, ils n'ont point affiché la piece.

L'AUTEUR.

Ah ! malheureux que je ſuis : j'avois ſollicité tout Paris qui ſeroit venu à la premiere repreſentation, & j'étois du moins ſûr d'une bonne recette ; que vais-je devenir ! je n'aurai pas un ami.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable me fait pitié : venez mon cher, je vais raſſembler les miens & vous aider de mon credit pour faire réuſſir votre piece.

L'AUTEUR.

Que je vous aurai d'obligation !

ARLEQUIN.

Pourvû qu'elle ſoit bonne, au moins.

Fin du Prologue.



LE TEMPLE DE LA VERITE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DINDONNET.

DINDONNET.



LLONS, sortez de chez moi, tout à l'heure : parbleu celui-ci n'est pas mauvais ! venir chez les gens manger leur marchandise & n'avoir pas de quoi la payer.

ARLEQUIN.

De grace.

DINDONNET.

Sortez de chez moi, vous dis-je : n'avoir point d'argent !

ARLEQUIN.

Ah ! cœur de Tigre : Monſieur Dindonnet, Monſieur Dindonnet, vous êtes plus dur qu'un Oiſeau de proye ; quoi ! parce que je n'ai point d'argent il ne faut pas que je mange ?

DINDONNET.

Il y a maniere de manger.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mangé dans toutes les regles ?

DINDONNET.

Que trop, de par tous les Diables : vous deviez m'avertir de votre indigence, j'aurois pû vous aider, ſans vous donner ce que j'avois de meilleur, comme vous me l'avez demandé.

ARLEQUIN.

Voilà comme je ſuis fait : quand je ſuis en voyage, rien ne me coûte.

DINDONNET.

Vous raillez encore, je penſe ? ſi votre habit en valoit la peine, je vous ferois bien voir ....

ARLEQUIN.

Alte là, s'il vous plaît : parlons d'autres choſes ; donnez moi mon compte.

DINDONNET.

A quoi servira-t-il ? vous ne le payerez pas.

ARLEQUIN.

N'importe, apportez toujours bouteille pour compter.

DINDONNET.

Oh! je n'y ferai plus attrappé, & je ferai payer tout le monde d'avance.

ARLEQUIN.

Ce fera bien fait, vive les gens prévoyans.

DINDONNET.

Si je l'avois été à ton égard, il ne m'en auroit pas coûté ...

ARLEQUIN.

Allez, allez, Monsieur Dindonnet, cette avanture-ci vous fera prendre des mesures qui vous vaudront cent pistolles de rente; en conscience cela merite bouteille pour le droit d'avis.

DINDONNET.

Va-t'en au diable.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

VOilà comme les bons avis sont récompensez. Helas! pauvre Arle-

quin, quelle eſt ta deſtinée ! tu vas manquer de tout puiſque tu manques d'argent ; que le diable emporte celui qui l'a mis à la mode ſans en faire une égale diſtribution ; j'ai bien à faire moi, de voir mettre un prix mercenaire à des choſes que la nature liberale produit également pour tout le monde : il faut de l'argent pour manger ! le ſeul appetit ne devroit-il pas ſuffire ? mais je me plains à des arbres qui ſont auſſi ſourds & auſſi durs que des hommes : encore ſi cette forêt produiſoit des fruits, ne m'en refuſeroit-elle pas. Quelle meſure prendre? pauvre Arlequin !

L'ECHO.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Plaît-il ? on m'appelle, je crois : que demandez-vous ?

L'ECHO.

Vous.

ARLEQUIN.

On me demande, je ne croyois pas être connu dans ce bois.

L'ECHO.

Bois.

ARLEQUIN.

Oui, que je boive ; Monſieur Dindon-

net, si l'on ne paye, ne donne point à boire.

L'ECHO.

A boire.

ARLEQUIN.

A boire ! on fait quelque festin aux environs : ne buvez pas tout, Messieurs, gardez-m'en pour boire à votre santé.

L'ECHO.

A votre santé.

ARLEQUIN.

A ma santé ! je vous suis bien obligé, Messieurs ; voilà des gens fort honnêtes, mais que vois-je, *aïuto* !

SCENE III.

Un PHILOSOPHE, ARLEQUIN.

LE PHILOSOPHE.

QUel est ton dessein ? Crois-tu fatiguer impunément une Nimphe qui ne répond qu'à regret à ta voix importune ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous demande pardon, je ne croyois pas avoir affaire à une Nimphe ; mais comme elle m'a appellé, je lui ai répondu.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo t'avoir appellé ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

LE PHILOSOPHE.

Tu te trompes, elle obſerve un ſilence perpetuel & n'ouvriroit jamais la bouche, ſi la voix des hommes ne la reveilloit dans ſon antre.

ARLEQUIN.

Je vous aſſûre, Monſieur, qu'elle ne dormoit point, elle étoit même à table, & vient de boire à ma ſanté.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo ?

ARLEQUIN.

Oui, la Nimphe Echo, eſt d'un écot là haut, elle boit comme un trou, & comme Nimphe de l'Ecot elle m'a apparemment appellé pour payer le mien.

LE PHILOSOPHE.

Ta ſimplicité me réjouit : va-t'en, & garde-toi bien de lui parler davantage..

ARLEQUIN.

Diable ! vous prenez grand interêt à cette Nimphe-là.

LE PHILOSOPHE.

Oui, je loge dans ſa grotte ; retire toi, & laiſſe en repos le Philoſophe Zintica.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous êtes Philoſophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ne le vois-tu pas à mon air grave ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur le Philoſophe, vous qui devez être ſi ſçavant, enſeignez moi je vous prie, le moyen de vivre ſans argent.

LE PHILOSOPHE.

Il n'y a rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Moi je ne trouve rien de ſi difficile. Comment faites-vous donc ?

LE PHILOSOPHE.

Tu n'as qu'à faire comme j'ai fait ; t'appliquer aux ſciences ocultes, tu auras le pouvoir de commander aux genies aëriens, terreſtres, aquatiques ; tu poſſederas même la pierre philoſophale.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous avez la pierre philoſophale ?

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Vous faites donc bonne chere ?

LE PHILOSOPHE.

Je vis plus frugalement qu'un autre ;

la science suprême que *je possede m'apprend* à mépriser tout ce que les hommes recherchent avec les plus d'ardeur.

ARLEQUIN.

Je ne veux point de votre pierre philosophale; si les seuls desirs font trouver la vie heureuse: j'aime encore mieux souhaiter continuellement & ne rien avoir, que de posseder tout & ne me servir de rien; donnez-moi un autre secret.

LE PHILOSOPHE.

J'en sçais un autre.

ARLEQUIN.

Quel est-il ?

LE PHILOSOPHE.

C'est de trouver la verité.

ARLEQUIN.

La verité ! Et où est-elle ?

LE PHILOSOPHE.

Voilà la difficulté. On lui donne si peu d'azile, à la ville & aux champs, quelle est obligée d'habiter des deserts, où le mensonge ne lui puisse faire d'injure : car tu sçais que c'est son ennemi mortel.

ARLEQUIN.

Et si je la trouve, à quoi me servira-t-elle ?

LE

LE PHILOSOPHE.

Elle te donnera les moyens de faire ta fortune, en t'employant dans les choses où tu peux réüssir ; regarde-moi un peu; oui, tu es né sous une constellation qui simpatise avec elle, & c'est peut-être à toi seul que cette trouvaille est reservée, tu touches même au moment fortuné de la découvrir : ah ! que tu as un heureux ascendant sur cette Déesse.

ARLEQUIN.

J'aimerois bien mieux l'avoir sur les Cabaretiers.

LE PHILOSOPHE.

Tais-toi insensé, joüis de ton bonheur; tu es guidé par une étoile favorable, que les obstacles ne te rebutent point; la sagesse & la constance sçavent tout surmonter. Les Illusions & les Mensonges se présenteront sans doute à toi, ne t'y arrête pas ; ce sont eux qui bouchent la venuë du Temple de la Verité, & si tu perces leurs nuages, espere tout de ton entreprise. Le Philosophe Zintica t'augure une bonne fortune.

SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

JE vous rends graces Mr. le Philosophe ; il ne s'agit donc plus que de chercher : ah ah ! Je vois dans l'éloignement un endroit escarpé qui paroît inaccessible ; voyons si la Verité n'y seroit pas cachée : mais voici un homme, ce n'est pas la Verité.

SCENE V.

Un NORMAND, ARLEQUIN.

LE NORMAND *à part.*

LA Verité ! tu n'y es pas encore, *à Arlequin.* Vous me paroissez avoir du tintoin.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que c'est que du tintoin, mais je cherche quelque chose que je voudrois bien trouver.

LE NORMAND.

C'est aparamment quelques Procès

qui vous donne martel en tête.

ARLEQUIN.

Point du tout, je n'ai point de Procès, Monsieur, je cherche la Verité.

LE NORMAND.

La Verité ? & comment voulez-vous la trouver si vous ne plaidez ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ceci est nouveau : vous verrez qu'il faudra que je fasse venir la Verité à l'Audience....

LE NORMAND.

Sans doute, & puisque c'est elle que vous cherchez, je me fais fort de vous la faire trouver, n'en fut-il point; car, Dieu me damne, nous sçavons l'interpeller.

ARLEQUIN.

L'interpeller ! Voilà un mot qui la feroit fuir au bout du monde.

LE NORMAND.

Quand elle fuiroit, je n'en aurois pas grand souci, je lui aurois bientôt fait signifier un avenir.

ARLEQUIN.

A la Verité ?

LE NORMAND.

Vére.

ARLEQUIN.

Comment feriez-vous ?

LE NORMAND.

Donnes-au Gueble, ce ne seroit pas lá premiere fois que je l'aurois fait comparoître maugré elle ; & j'ai dans ma manche une bonne douzaine de mes Pays qui la témoignent dans le tems qu'elle y pense le moins.

ARLEQUIN.

Mais est-elle présente à ces témoignages ?

LE NORMAND.

Il y a apparence : il faut bien qu'elle y soit, puisque nos Juges ne prononcent ni Arrêts, ni Sentences, qu'en vertu des belles & bonnes dépositions que leur font d'honnêtes témoins qui leur exposent le fait.

ARLEQUIN.

Ah, puisque la Justice de votre Pays ajoute foi à ces Messieurs de vos amis, je dois m'en rapporter à vous, je vous prie Monsieur, de m'enseigner où demeure cette Deesse.

LE NORMAND.

Il faut d'abord lui donner une assignation.

ARLEQUIN.

A la verité ?

LE NORMAND.

Si elle ne comparoît pas, vous obtiendrez contre elle, après les délais, une bonne Sentence par deffaut.

ARLEQUIN.

Cela fera t-il venir la Verité ?

LE NORMAND.

Vous la lui ferez signifier ; & si elle n'y répond pas, vous obtiendrez un par-corps que l'Huissier lui soufflera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que souffler ?

LE NORMAND.

C'est qu'elle pourroit se pourvoir d'un Arrêt de défense, cela allongeroit la procedure ; elle vous promeneroit de chambre en chambre & vous ne la trouveriez jamais.

ARLEQUIN.

La Justice a donc bien des appartemens, puisqu'on s'y perd.

LE NORMAND.

Vére, il faut bien que chaque Juge ait son lieu.

ARLEQUIN.

Comment ! est-ce qu'il faut plus d'un Juge pour une affaire ?

LE NORMAND.

Sans doute, n'est-on pas bien aise d'a-

voir la voye d'appel quand on est mal jugé ?

ARLEQUIN.

Peut-on être mal jugé ? Je n'aurois jamais crû cela !

LE NORMAND.

Cela arrive pourtant maintes fois.

ARLEQUIN.

Monsieur n'est-il pas Normand ?

LE NORMAND.

Vous le dit-en.

ARLEQUIN.

Je suis un fort joli garçon ! je m'adresse à merveilles pour trouver la Verité.

LE NORMAND.

Poursuivez votre affaire, & baillez moi une centaine d'écus, dont je vous ferai quittance, & je vous fournirai de Procureurs, d'Avocats, d'Huissiers, de Greffiers, de Rapporteurs, &c.

ARLEQUIN *le frappant.*

Tiens portes cela à ton greffe & va-t'en à tous les diables. Procureurs, Avocats, Huissiers, Greffiers ! il m'enseignoit là une jolie route.

SCENE VI.

Un MENSONGE Gascon, ARLEQUIN.

LE GASCON.

L'Ami, vous me parroissez embarrassé, peut-on vous rendre quelque service ?

ARLEQUIN.

C'est un Gascon : me voilà tombé de fievre en chaud-mal.

LE GASCON.

Et donc, peut-on sçavoir ce que vous cherchez ?

ARLEQUIN.

Je ne crois pas que vous puissiez me l'enseigner, Monsieur, je cherche la Verité.

LE GASCON.

Sandis, si je vous l'enseignerai ! quel autre en sçait mieux le chemin ? j'en fais mes galleries; & vous ne pouvez arriver sur ses terres sans passer sur les miennes.

ARLEQUIN.

Est-ce la Garonne qui conduit dans son Pays ?

LE GASCON.

Sans doute, & ce fleuve charmant roule parmi ses eaux fécondes, autant de veritez, que de lettres de change.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à le croire.

LE GASCON.

Et je puis dire que ma maison est l'entrepôt, le receptacle des unes & des autres.

ARLEQUIN.

J'entends: c'est le magazin où Messieurs vos compatriotes s'en fournissent.

LE GASCON.

Réellement.

ARLEQUIN.

Revenons à ce que je cherche.

LE GASCON.

Tenez mon ami, suivez cette route, elle vous conduira à une source d'eau minerale qu'un fameux Empirique distribue indifferemment pour toutes sortes de maladies.

ARLEQUIN.

LA Verité est dans cette eau?

LE GASCON.

Attendez, vous lui demanderez le chemin qui conduit chez cette Déesse, il vous montrera un Observatoire qui

eſt au ſommet d'une montagne.

ARLEQUIN.

Faut-il y monter ?

LE GASCON.

Ouy, & parler à l'homme que vous y trouverez, c'eſt un ſçavant Aſtronome.

ARLEQUIN.

Ah ! un faiſeur d'Almanachs ?

LE GASCON.

Vous lui direz ce que vous cherchez, il vous donnera des lunettes d'approches qui feroient diſtinguer un lapin dans le monde de la Lune.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux le voir tout rôti dans ce pays-ci, car j'ai grand faim.

LE GASCON.

Ces lunettes vous ſerviront à découvrir la Verité de loin.

ARLEQUIN,

Mais, Monſieur, je cherche à la voir de près.

LE GASCON.

Et donc, attendez s'il vous plaît : l'Aſtronome vous conduira par de juſtes ſupputations à une maiſon où vous trouverez deux perſonnes aſſiſes à une table.

ARLEQUIN.

Ils dîneront ſans doute à cette table ?

LE GASCON.

Non, vous y trouverez l'un avec un Microſcope à la main, & l'autre avec un Cilindre.

ARLEQUIN.

Miſericorde ! un Microſcope, un Cilindre ? ils m'aſſommeront avec cela.

LE GASCON.

Eh non, que vous êtes ſimple ! ces deux perſonnes ſont, un Hiſtorien & un Genealogiſte.

ARLEQUIN.

Eh bien !

LE GASCON.

L'Hiſtorien a le Microſcope & le Genealogiſte le Cilindre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi tout cela ?

LE GASCON.

C'eſt qu'ils attendent une penſion d'un grand Seigneur, & travaillent enſemble, le premier à mettre les actions glorieuſes de ce Seigneur au grand jour, l'autre à prouver la netteté de ſa race ; vous devez ſçavoir que le Microſcope groſſir les objets, & que le Cilindre donne une forme aux choſes qui ſemblent n'en point avoir.

ARLEQUIN.

Et qu'ont-ils affaire de ces instrumens-là ;

LE GASCON.

L'Historien travaille pour les siécles futurs, qui ne verront les choses que de loin ; & le Généalogiste rapelle des traits que l'antiquité a presque effacez.

ARLEQUIN.

Ohimé! voilà un drole qui me devient suspect avec toutes ses drogues.

LE GASCON.

Ces Messieurs vous feront voir de loin un Palais magnifique, dont le Maître vous recevera avec des politesses infinies.

ARLEQUIN.

Oh pour le coup, c'est-là que je dîne. Mais ce Monsieur me connoît-il ¿

LE GASCON.

Non ; mais comme c'est un ancien Courtisan, vous en recevrez mille offres de services ; il vous fera voir lui-même la Verité, & vous conduira chez elle par un souterrain qui va de sa maison à celle de cette Déesse ; vous n'aurez qu'un escalier dérobé à descendre,.

ARLEQUIN.

La Verité voisine d'un ancien Cour-

tisan ! Attens, attens, je vais t'apprendre à me faire chercher midi à quatorze heures. C'est sans doute un mensonge ; lui & le Normand font un duo parfait. Le Philosophe m'avoit bien dit, qu'avant de trouver la Verité, j'aurois bien des obstacles à surmonter. Mais voici une Dame. Peste, elle est bien faite ! voyons si ce n'est point ce que je cherche.

SCENE VII.

UNE ILLUSION, ARLEQUIN.

L'ILLUSION *à part.*

VOilà un homme qui cherche la Verité, tâchons de l'en détourner : faisons notre charge d'Illusion.

ARLEQUIN.

Ah, ah, elle est bien semillante ; il faut pourtant l'aborder, & la fixer par un compliment bien troussé. Madame, je ne crois pas me tromper en vous prenant pour une Déesse : oüi, vos appas sont trop persuasifs pour que vous ne soyez par la Verité que je cherche.

L'ILLUSION.

La Verité! de quoi me parles-tu ? a

t-elle jamais existé ? Tout est fantôme dans ce monde.

ARLEQUIN.

Fantôme !

L'ILLUSION.

Oüi, te dis-je ; fantôme que l'imagination humaine habille de differentes couleurs, & qu'elle envisage grands ou petits selon la portée de sa vuë.

ARLEQUIN.

Ah ! voici un sistême nouveau. Madame, je n'aurois recours qu'à vous-même pour retorquer votre argument : car il est sûr que vous êtes la plus charmante personne....

L'ILLUSION.

Oui, personne, personne : je ne suis rien, mon ami, ni toi non plus.

ARLEQUIN.

Comment donc ! nous ne sommes rien ?

L'ILLUSION.

Non assurément.

ARLEQUIN.

Je suis pourtant quelque chose : vous vous mocquez, Madame, & quoique je n'aye pas beaucoup d'esprit, il me semble que j'en aurois assez pour vous détromper. *à part.* Oh ! qu'elle est jolie !

L'ILLUSION.

Me détromper ! vous auriez bien de la peine

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt apparamment quelque petite incredule qui n'a pas trouvé de gens aſſez charitables pour la convaincre ; ſi je pouvois avoir ce bonheur là !

L'ILLUSION.

Ajoutez-vous foi aux ſonges.

ARLEQUIN.

Aux ſonges ;

L'ILLUSION.

Quand vous faites quelque rêve agréable ou fâcheux, croyez-vous en vous réveillant avoir fait effectivement ce que vous avez rêvé.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non.

L'ILLUSION.

Et pourquoi.....

ARLEQUIN.

Parce que ce n'eſt qu'un ſonge.

L'ILLUSION.

Eh bien, mon cher, vous dormez le jour comme la nuit ; mais d'une autre eſpece de ſommeil, qui n'eſt pas moins illuſoire que la premiere.

ARLEQUIN.

Comment ! nous dormons donc à

l'heure qu'il eſt ?

L'ILLUSION.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Voulez-vous que nous faſſions enſemble un petit ſonge agréable ?

L'ILLUSION.

Vous n'en feriez pas le maître, mon ami : il ne dépend pas de nous de choiſir nos ſonges ; c'eſt un certain je ne ſçai quoi qui les offre à notre imagination ; diantre ! ſi nous en étions les arbitres, nous aurions trop de plaiſir à dormir.

ARLEQUIN.

Mais, quand vous reveillons-nous donc?

L'ILLUSION.

Oh ! vous me demandez trop, & d'ailleurs je ne ſuis pas fort ſedentaire de mon naturel, il faut que je me donne du mouvement ; adieu mon cher, nous venons de rêver morale, nous aurons peut-être plus de bonheur une autrefois.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone, je vais me deſeſperer ſi vous me quittez.

L'ILLUSION.

Ne vous y fiez pas au moins, je vous tromperai, vous me prenez peut-être pour une fille?

ARLEQUIN.

Fille, femme ou veuve, c'est à peu près la même chose.

L'ILLUSION.

Je ne suis rien de tout cela, & je vous tromperai, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Il faut bien que vous soyez de l'une de ces trois especes, puisque vous me menacez de me tromper; Eh! de grace, mon aimable poulette, finissez ce badinage, & m'aimez un peu: soyez contente de votre résistance, elle a conduit mon amour au point où vous devez le souhaiter.

L'ILLUSION *à part.*

Je suis pourtant fâchée de n'être qu'une illusion. (*haut*) mais en verité vous n'y pensez pas, dire à un homme qu'on l'aime?

ARLEQUIN.

Et bien ne me le dites pas, faites-le moi voir

L'ILLUSION.

L'honneur, la bienséance.

ARLEQUIN.

Bon, bon, tout ceci n'est qu'un rêve.

L'ILLUSION.

Vous le voulez donc? ah! je crains bien

bien d'être d'intelligence avec vous contre moi-même.

ARLEQUIN.

O che gusto !

L'ILLUSION *lui mettant la main sous le menton.*

Oüi je vous adore.

ARLEQUIN.

Petit tendron, petit bouchon, petit..... (*l'Illusion disparoit*) Comment donc! qu'est-elle devenuë? ah! la coquine, je croyois qu'elle railloit; c'est ma foi une Illusion, je suis une grande duppe : mais après tout j'aime mieux être attrapé de cette façon-là que d'une autre : il faut prendre un parti & ne plus écouter personne.

Arlequin veut sortir : des Mensonges & des Illusions l'en empêchent en dansant devant lui, & se le renvoyant l'un à l'autre, le menent sur le bord du Theâtre.

SCENE VIII.

Marche de Mensonges & d'Illusions qui arrêtent Arlequin.

UN MENSONGE *à Arlequin.*

Fuis à jamais la verité,
Cheris ton ignorance extrême,
D'une trop dangereuse emblême

Ne perces point l'obſcurité ;
L'homme joüit de la felicité
Quand il peut ſe tromper lui-même.

Entrée de Menſonges & d'Illuſions.

VAUDEVILLE.

UN MENSONGE.

Faut-il dans le tems où nous ſommes
Faire autrement que tous les hommes?
Et bon , bon , bon ,
Je t'en répond ;
Nous piquerons-nous de juſtice ,
Pour répondre à leur artifice ?
Et zon , zon , zon ,
Ah, voyez donc.
Un peu de tricherie,
Dans la vie,
Eſt toûjours de ſaiſon.

UNE ILLUSION.

L'époux qu'un autre objet enflâme ;
Soupire aux genoux de ſa femme ;
Et bon , bon , bon ,
Je t'en répond ;
Elle qu'un amant en conſole ,
De ſon époux feint d'être folle ;
Et zon , zon , &c.

UN MENSONGE.

Un amant pour tromper ſa belle

Jure d'être toujours fidele ;
Et bon , bon , bon ,
Je t'en répond ;
Elle qui vise au mariage ,
Le dupe en feignant d'être sage.
Et zon , zon , &c.

Une ILLUSION.

Un jeune blondin me talonne ,
Mais malgré l'amour qu'il me donne,
Et bon , bon , bon ,
Je t'en répond ;
N'aurai-je pas assez d'adresse
Pour bien ménager ma tendresse ?
Et zon , zon , &c.

Un MENSONGE *Gascon*.

Un Marchand qui me fait avance ,
Me la fait-il en conscience ?
Et bon , bon , bon ,
Je t'en réponds ;
Suis-je assez sot après l'emplette ;
Pour lui payer recta la dette ?
Et zon , zon , &c.

Une ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge ;
Elle étoit cruelle & sauvage ;
Et bon , bon , bon ,
Je t'en réponds ,

C'eſt un vieux dicton de famille
Dont je pourrai bercer ma fille.
Et zon, zon, &c.

SCENE IX.

LE SUISSE *de la Verité chaſſe les Menſonges & les Illuſions.*

LE SUISSE.

PArti mon foi, quel diable de tapache faire fous al porte de mon Maîtreſſe? ſorte vous tout dehors pien loin. (*ils ſe retirent*) Ponjour pour vœtre perſonnage, Montſir.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis votre valet : voilà une drole de figure, déſions-nous'en.

LE SUISSE.

Fous il paroître pien emparraſſé.

ARLEQUIN.

On le feroit à moins, Monſieur, je ne trouve dans mon chemin que menſonges & qu'illuſions: mais je n'y ſerai plus attrappé.

LE SUISSE.

Fous li avre paſſé tout le dangir, &

fou li être tout alére dans le chambre te appartement de la Ferité.

ARLEQUIN.

Bon, bon, je t'en réponds, autre illusion: quand vous m'aurez bien parlé, je vous verrai disparoître comme un esprit follet.

LE SUISSE.

Non, non, moi l'y être point un l'esprit, j'en suis un Suisse.

ARLEQUIN.

Je conviens que votre forme devroit me rassûrer; mais point d'affaires: allons, allons vous êtes une illusion.

LE SUISSE *lui donne un soufflet.*

Parti moi baillir un soufflet sur ta fisache, si tu pelle moi encore l'allusion.

ARLEQUIN.

Tu appelles cela un soufflet? c'est bien un bon coup de poing. *Ohimé!* voilà un esprit bien pesant.

LE SUISSE.

Pour consolir toi, poire un petit coup pour sti malheureusement.

ARLEQUIN.

Ah! vous m'en direz tant, que je vous croirai à la fin.

LE SUISSE.

Sti fin l'y être pon.

ARLEQUIN.

Oui, voilà du réel, cela & le coup de poing commencent à me détromper.

LE SUISSE.

Foule fous poire encore ein pé tavantage ?

ARLEQUIN.

Oui, oui, je ferai bien-aife de verifier les chofes : (*il boit*) ma foi je commence à croire que c'eſt un Suiffe ; faites-moi la grace de me dire d'où vient tant de courtoifie ?

LE SUISSE.

Che ly être le portier de ſti tame Ferité ; & ſti bon fame li tonnir beaucoup de fin à fon Domeſtique pour l'empêchir de mentir à fa fervice.

ARLEQUIN.

Vous êtes mon homme ; ah ! Monfieur, par votre moien ne pourrois-je pas voir votre Maîtreffe, vous pourrez compter fur une reconnoiffance...

LE SUISSE.

Fous fouloir donnir à moi te l'archant.

ARLEQUIN.

Ohimé ! nous y voilà, le portier de la Verité eſt comme un portier de Comedie : je fuis au defefpoir, Monfieur, mais je n'ai pas le fou.

LE SUISSE.

Tant meilleur, Montfir, tant meilleur, li être un grand l'affront, quand fou mi baillir te l'archant.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc,

LE SUISSE.

Parce que mon Maîtreffe l'y deffendre d'en prendre.

ARLEQUIN.

Elle fait fort bien.

LE SUISSE.

L'y fouloir pas être venduë mon Maîtreffe.

ARLEQUIN.

Elle ne veut pas être venduë, c'eft donc pour cela qu'on ne la voit point dans le commerce; mais entrons chez elle, je vous en prie.

LE SUISSE.

Son chez elle l'y être point encore ouverte: che lafre moi-même un grand l'impatience ti conduire fous chez mon Maîtreffe; elle afre dans fon chambre ein temoifel qui ly être encore bien plus cholie que beaucoup, & chi li être amoureufe de fon vifache comme un miferable.

ARLEQUIN.

Votre amour doit lui faire pitié ; en est-elle instruite ?

LE SUISSE.

Non ; che n'en parle de mon amour qu'à mon Bouteille.

ARLEQUIN.

Vous avez là une aimable confidente.

LE SUISSE.

Che lavre fait ein janson à son louange qui ly ètre mon foi fort passablement.

ARLEQUIN.

A la louange de votre Maîtresse ?

LE SUISSE.

Ouy, Montsir.

ARLEQUIN.

Je serois curieux d'entendre votre Chanson.

LE SUISSE.

Il faut poire un petit coup pour tonner courache.

Il chante après avoir bû.

Matemoifele fous li être fort cholie ;
Et j'en suis votre serviteur ;
Gueriffez-moi d'un petit maladie
Que vous afre fait à mon cœur,

Pour

Pour vous point faire l'inhumaine
Contre mon l'amoureux desir ;
Du chour que finira ma peine,
Commencera fotre plaisir.

Voilà mon déclaration tamour.

ARLEQUIN.

Elle est fort bien tournée & parle bon François pour une déclaration Suisse.

LE SUISSE.

Fous le trouvez donc fort bon ?

ARLEQUIN.

Assurément.

LE SUISSE.

Allons foir s'il fait clair ché mon Maîtresse, & che faire entrer fous tout d'abord ; lustick lansman.

ARLEQUIN.

Je vous aime de cette humeur, je veux devenir votre ami.

LE SUISSE *chante.*

L'Amour estre un bon garçon, *bis.*
Mais Bachus ly être plus bon ; *bis.*
Souvent l'amour embarasse,
Mais jamais Bachus ne lasse,
Lampons, &c.
Je suis sot près de Catin *bis.*
Quand je n'ai point bû du vin ; *bis.*
Mis je ne suis plus si bête
Quand j'ai du vin dans mon tête,
Lampons, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VERITE', SUIVANS *de la Verité.*
LE SUISSE.

UN SUIVANT.

REgnez Divinité charmante,
Regnez à jamais sur nos cœurs:
Loin des mortels, à labri des erreurs;
Nous jouissons ici d'un sort qui nous enchante.
Regnez, &c.
Ne craignez plus la verité,
Mortels que son nom épouvante;
Aujourd'hui sa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple inhabité.
Marchands vous pouvez nous surfaire;
Il vous est permis de tromper;
Coquettes vous pouvez dupper
L'adolescent & le sexagenaire.

LE SUISSE.

Cabaretiers, empoisonnez,
Traiteurs, faites payer au double;
Commis, friponnez, friponnez,
Partisans, pêchez en eau trouble.

LE SUIVANT.

Triomphe fatale éloquence,
Que l'Avocat, par ta puissance,
Rende le coupable innocent.

LE SUISSE.

Que le Procureur, bien méchant,
Gruge la veuve & le petit enfant,
Par son memoire de dépense.

Tous deux.

Ne craignez plus la Verité
Mortels, que son nom épouvante;
Aujourd'hui sa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple
inhabité.

On danse.

SCENE II.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN *dans le fond du Theatre.*

LE SUISSE.

MOntame, ein trangier qui demande à faire avec fous un petit parlement.

LA VERITÉ.

Comment un homme a-t-il pû penetrer dans cet azile? peut-il s'en trouver un qui soit digne de se presenter à mes yeux? qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Voilà un début qui m'intimide.

LA VERITÉ.

Repondez, qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Ma foi Madame, je vous le demande, vous devez le sçavoir mieux que moy.

LA VERITÉ.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Vraiment oüi: la Verité doit sçavoir qui étoit mon pere, instruisez-m'en & je vous dirai qui je suis.

LA VERITÉ.

Vous ne connoissez pas votre pere?

ARLEQUIN.

Helas! ma mere ne le connoissoit pas elle-même.

LA VERITÉ.

Voilà un aveu singulier, qu'avez vous donc? vous tremblez.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que cela veut dire, je

n'ai rien à me reprocher, cependant votre vûë me fait frissonner.

LA VERITE'.

C'est un petit levain de l'humaine nature qui me rend redoutable à vos yeux, mais ce ne sera rien : il faut que vous valiez mieux que les autres hommes, puisque votre étoile vous conduit dans un endroit dont l'entrée est interdite à tous les mortels ; rassurez-vous, je vous vois avec plaisir, dites-moi ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Un honnête Philosophe m'a adressé à vous pour faire fortune.

LA VERITE'.

Je doute que mon secours vous soit utile, la Verité n'enrichit point.

ARLEQUIN.

Non, mais il y a maniere de vous appliquer, Madame, à de certaines occasions où l'on vous acheteroit bien cher ; je connois je ne sçai combien d'amans, par exemple, qui donneroient toutes choses, pour sçavoir si leurs Maîtresses les aiment veritablement.

LA VERITE'.

Quelle folie ! si tu les désabusois,

ils regretteroient leur erreur & ne payeroient pas le mauvais service que tu leur aurois rendu.

ARLEQUIN.

Cela est vrai; mais pour des maris qui seroient bien-aises de s'éclaircir sur la fidelité de leurs femmes?

LA VERITE'.

Autre idée : tu voudrois donc te servir de moi pour troubler la plûpart des ménages ?

ARLEQUIN.

Vous avez raison; mais je vous tiens dans votre niche : donnez-moi le pouvoir de faire connoître ces gens dont on doit se deffier; là...de ces caracteres trompeurs qui sacrifient tout à leur interest.

LA VERITE'.

Tu serois bien venu, vrayment, de prétendre désigner les trois quarts du genre humain.

ARLEQUIN.

Diable! il est deffendu de nommer les masques.

LA VERITE'.

Eh! mon cher, crois que si j'ai quitté le monde, j'en ai eu de très-justes causes; que ferois-je parmi les hommes,

les éclairerois-je sur leurs deffauts mutuels ? leur ferois-je connoître toutes les raisons qu'ils ont de se haïr ? Non, non, je leur serois moins utile que funeste, & je serois cause qu'ils se mépriseroient tous en general, sans en devenir plus estimables en particulier.

ARLEQUIN.

Oüi ; vous avez raison, & vous me contez cela tout au plus juste : mais, Madame, s'il y a beaucoup de gens qui ne valent rien, il s'en trouve qui ne leur ressemblent pas ; & vous voyez qu'en vous éloignant du monde, vous dérobez des loüanges que vous devez à ceux qui les méritent.

LA VERITE'.

Je ne fais pas un grand larcin ; mais ceux qui méritent des loüanges, se contentent de les mériter, & se reprocheroient l'encens que leur produiroient des vertus qu'ils sont obligez d'avoir.

ARLEQUIN

Comment ? à quoy sert donc la vertu, si ce n'est pour nous distinguer de ceux qui n'en ont point ?

LA VERITE'.

A quoy elle sert ? à remplir le cœur

de celui qui la possede ; elle n'exige point d'autre éclat.

ARLEQUIN.

Que diable ! vous voulez toûjours avoir raison, il n'y a pas moyen de disputer avec vous ; mais revenons à ma fortune, faites comme il vous plaira, mais il faut toûjours la faire, à bon compte.

LA VERITE'.

Tu veux sans doute une fortune des plus brillante ?

ARLEQUIN.

Non, non, je me contenterai d'une fortune modeste.

LA VERITE'.

Je suis bien aise de voir ta discretion, cela m'engagera à t'accorder ta demande : sçachons un peu à quel prix tu mettrois ta felicité.

ARLEQUIN.

Je ne veux qu'une chose.

LA VERITE'.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Assez d'argent pour acheter tout ce qui m'est necessaire.

LA VERITE'.

Voilà un point qui en renferme bien d'autres.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas le point principal ?

LA VERITE'.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Et bien que m'importent les autres ? je vais au fait moi, & je n'allonge point ma Requête par le dénombrement de mes beſoins.

LA VERITE'.

Pour t'accorder la ſomme que tu demandes, il faut ſçavoir à quoi ſe montent ces beſoins ? voyons.

ARLEQUIN.

Mais .... je voudrois une maiſon commode, aiſée.

LA VERITE'.

Bon.

ARLEQUIN.

Une femme qui ne le fût point.

LA VERITE'.

Je t'entends.

ARLEQUIN.

Et qui fût aſſez jolie pour m'empêcher de faire des maîtreſſes.

LA VERITE'.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Je veux vivre régulierement moi,

une table bien garnie ; ah ! je devois bien la mettre la premiere : un vin assez bon pour me détourner du cabaret, cela est exemplaire.

LA VERITE'.

Après.

ARLEQUIN.

Des amis francs, sinceres & fideles.

LA VERITE'.

Ne demande donc point de jolie femme.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LA VERITE'.

Parce que ces deux chofes font incompatibles.

ARLEQUIN.

Eh bien ; je me passerai d'amis.

LA VERITE'.

Tu feras bien-tôt content, & je vais permettre l'accès de ma retraite aux mortels, pour te faire choisir dans quelques états celui qui te conviendra le mieux.

ARLEQUIN.

Comment ? il faut donc que j'embrasse un état ?

LA VERITE'.

Sans doute : joüirois-tu sans scrupule

d'un bien que tu n'aurois pas eu de peine à acquerir?

ARLEQUIN.

Vous me la donnez belle! & comment font ceux qui vivent de leurs rentes?

LA VERITE'.

Cela ne les empêche pas de s'occuper; & par les ressorts d'une justice distributive, ceux qui ont le plus de moyens de se tranquiliser, sont ordinairement ceux qui se fatiguent le plus.

ARLEQUIN.

J'ai donc bien fait de ne demander qu'une fortune mediocre: mais vous allez apparemment faire battre la caisse aux quatre coins du monde, pour avertir ses habitans que votre Temple leur est ouvert?

LA VERITE'.

Non, non, je vais moi-même le faire transporter dans une ville: il n'y sera pas plûtôt, que la nouvelle en sera répanduë & je ne manquerai pas de visites.

ARLEQUIN.

Vous en serez accablée.

LA VERITE'.

Non, je ne serai visible que fort peu de temps.

ARLEQUIN.

Comment donc, quel changement ! nous voilà dans une ville ſuperbe, ne ſeroit-ce point Conſtantinople ?

LA VERITE'.

Les Turcs ont des Turbans, & tu ne vois ici que des chapeaux.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, je croyois tous les hommes coëffez de la même maniere ; mais ne ſerions-nous pas à Londres ? non, voilà de jeunes Seigneurs qui font des pirouettes, & qui ne paroiſſent pas s'entretenir d'affaires bien ſerieuſes ; ah ! peſte ſoit du ſot, nous ſommes à Paris : ne devois-je pas le reconnoître à l'ajuſtement des Dames, à leur air charmant & meurtrier ! nous ſommes à Paris, n'eſt-ce pas ?

LA VERITE'.

Oüi.

SCENE III.

LA VERITE', LE SUISSE. ARLEQUIN.

LE SUISSE.

PArti mon foi, Montame, che viens temanter à fous le congé à moi.

LA VERITE'.

Et pourquoi donc, Suiſſe ?

LE SUISSE.

Fou m'avoir pris à fotre ſervice pour garder ein porte dans un deſert où il n'y afre perſonne, & il y avre la bas ein grand ville avec un tiable de monde qui veut parlir avec fous.

LA VERITE'.

Cela ne durera pas, Suiſſe, on ne vient me voir que pour la rareté du fait : vous vous retrouverez bien-tôt dans notre tranquillité ordinaire, & d'ailleurs je ne ſerai pas long-tems ici ; faites entrer ſans confuſion.

ARLEQUIN.

Nous allons bien voir venir des gens vous conſulter pour s'inſtruire.

LA VERITE'.

Tu pourrois te tromper.

SCENE IV.

LA VERITE', ARLEQUIN, Un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

AUrois-je jamais dû m'attendre au bonheur qui m'arrive ; vous êtes

parmi nous ? respectable Divinité, que votre presence va changer les choses de face ! j'appelle à votre Tribunal du Procès que je viens de perdre & qui me regardoit personnellement.

LA VERITÉ.

Qui êtes-vous ?

LE PROCUREUR.

Procureur.

ARLEQUIN.

Un Procureur avoir des Procès ! cela m'étonne.

LE PROCUREUR.

Je viens de perdre ma cause en dernier ressort, & sa perte doit servir de monument autentique de la perversité du siecle.

LA VERITÉ.

Contre qui plaidiez-vous ?

LE PROCUREUR.

Contre ma femme.

ARLEQUIN.

Ah ! vous vous amusez à plaider contre une femme de robe : ne sçavez-vous pas qu'elles ont plus de rubriques que leurs époux ?

LE PROCUREUR.

Je viens de l'éprouver.

LA VERITE'.

Quel étoit le fond de votre Procès ?

LE PROCUREUR.

Le voici : vous sçavez, Déesse, que dans notre corps nous aimons à marcher le front levé.

ARLEQUIN.

Vous faites bien, pour la commodité du Public.

LE PROCUREUR.

J'ai pris une femme jeune, aimable & bien faite ; & pour éviter tous inconveniens matrimoniaux, je l'ai sommée le lendemain de notre mariage de décliner toute autre jurisdiction que la mienne ; qu'elle n'eût point à prêter l'oreille aux jeunes muguets exploitans du quartier ; en outre, d'éviter ces cercles dangereux où les époux sont continuellement sur le tapis : mais malgré toutes mes précautions, mes avertissemens & mes défenses, je la trouvai l'autre jour au moulin de Javelle, lorsque je la croyois à l'Opera sous la conduite d'une de ses tantes.

ARLEQUIN.

Elle s'y divertissoit peut-être mieux qu'à l'Opera.

LA VERITE'.

Que vous dit-elle pour excuse?

LE PROCUREUR.

Qu'elle n'y avoit point trouvé de place.

ARLEQUIN.

On y jouoit peut-être Telegone ou les Stratagêmes de l'Amour.

LA VERITE'.

Eh bien?

LE PROCUREUR.

Eh bien, Déesse, elle étoit au dit moulin de Javelle, non pas avec sa tante, mais avec deux Dames de ses amies & trois Messieurs de leur connoissance; j'avois avec moi deux témoins, mais deux Procureurs mes confreres.

ARLEQUIN.

Diantre! leur atteſtation devoit vous être d'un grand poids.

LE PROCUREUR.

Ils ont pourtant été recusez par ma femme, attendu que les deux Dames qui étoient avec elle étoient leurs épouses, & que par consequent ils devenoient eux-mêmes parties interessées.

ARLEQUIN.

De quoi vous avisiez-vous aussi de prendre des témoins du corps?

LE

LE PROCUREUR.

Je n'en avois point d'autres : enfin j'ai poussé la procedure avec la derniere vigueur. J'ai poursuivi ma femme en séparation : tous les Juges connoissent mon bon droit, j'avois des preuves plus que suffisantes, & malgré cela ils ont été obligez en suivant de maudites formalitez, de me déclarer visionnaire.

ARLEQUIN.

Parbleu un homme est bien malheureux de ne pouvoir passer pour un sot quand il a tant d'envie de le paroître ! mais consolez-vous, Monsieur, vous le serez toûjours dans le fond, si vous ne le paroissez pas dans la forme.

LE PROCUREUR.

Et c'est ce qui me desespere : j'aurai le dépit de voir triompher ma femme d'une juste jalousie que l'on condamne au silence ; enfin, Déesse, j'ose recourir à vos bontez, mettez au jour la justice de ma cause & vengez-moi du tort que l'on me fait.

LA VERITE'.

Rendez plutôt graces au destin de vous avoir servi malgré vous-même : pouviez-vous poursuivre un Arrest qui devoit vous couvrir de honte ? repen-

tez-vous du bruit qu'il a pû faire, quoiqu'il ait été rendu en votre faveur.

LE PROCUREUR.

En ma faveur ! il me condamne.

ARLEQUIN.

Il vous condamne à n'être point deshonoré, vous voilà bien malade !

LA VERITE'.

Prenez toutes les mesures necessaires pour n'être point exposé à un pareil malheur ; mais en cas qu'il vous arrive, ne l'augmentez point en le rendant public, & qu'il n'y ait au plus que les personnes interressées qui puissent rire à vos dépens.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, n'agissez point comme ces pauvres Poëtes, qui pour se venger du mauvais succès de leurs ouvrages, les font imprimer.

LE PROCUREUR.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'

Profitez de cet avis.

ARLEQUIN.

Et faites-en part à vos amis, entendez-vous ? voilà déja un état que je ne veux pas embrasser.

LA VERITE'.

Quoi! tu ne voudrois pas être Procureur ?

ARLEQUIN.

Non, puisqu'ils ne sont point reçûs en témoignage.

SCENE V.

LA VERITE', ARLEQUIN, ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

DE'esse, je viens implorer votre appui contre un ingrat, un perfide qui ne m'aime plus.

ERASTE.

Parlons sans emportement & sans épithetes.

LUCINDE.

Cet affront vous regarde, Déesse, c'est la Verité qu'il a outragée, puisqu'il s'est servi de son nom, des transports les plus persuasifs, pour obtenir un cœur que je voudrois ne lui avoir pas donné.

ERASTE.

Ah! vous me le reprochez ; je ne

vous en ai plus d'obligation.

ARLEQUIN.

Voilà une drole de maniere d'acquitter une dette.

LUCINDE.

La voilà, cette verité que vous attestiez, Monsieur, que vous preniez à témoin d'une constance qui devoit être éternelle.

ERASTE.

Ne mettons point Madame en jeu, s'il vous plaît.

LA VERITE'.

C'est-àdire, que je n'ai pas beaucoup de part dans cette affaire-ci.

LUCINDE.

Ah! de mon côté il n'est que trop vrai que je l'aime, & que je l'aimerai toûjours: qu'il ne s'attende pas que le dépit chasse ma tendresse, & me fasse accepter les moyens que j'aurois de me venger; je ne manquerois pas de consolateurs, sans doute: mais je veux lui ôter jusqu'au prétexte qui pourroit autoriser son infidelité, être sans cesse en droit de lui reprocher sa perfidie; oui, Monsieur, je serai toujours la même.

ERASTE *à la Verité.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

LUCINDE.

Toujours fidelle.

ERASTE.

Il faut que je sois bien malheureux, de trouver une femme constante.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes le seul qui vous plaignez d'une pareille infortune.

LA VERITE'.

Comment, Monsieur, ne devriez-vous pas être charmé d'avoir fixé une personne que vous poursuiviez avec tant d'ardeur, & n'auriez-vous pas lieu de vous plaindre si elle avoit été la premiere à changer?

ERASTE.

Moi, point du tout, je ne suis point injuste; & quand Madame m'auroit quitté, je me serois fait une raison : ne sçais-je pas bien que les choses ne peuvent pas toujours durer?

LA VERITE'.

Combien y a-t-il donc que vous vous aimez?

ERASTE.

Comment! il y a près de six mois.

ARLEQUIN.

Allons, allons, cela est assez raisonnable.

LUCINDE.

Ah! Déesse, ne le croyez pas : il n'y

a que deux mois qu'il me parla pour la premiere fois.

ERASTE.

Ah! cela eſt vrai : je vous confondois avec une autre . . . je ne me ſouviens plus de ſon nom.

ARLEQUIN.

Sans cela il nous le diroit; on aime joliment dans ce pays-ci.

LUCINDE.

Vous voyez, Déeſſe, ſi l'on peut être plus vivement outragée.

ERASTE.

Mais en verité, Madame, vous n'y penſez pas : ſçavez-vous bien que c'eſt moi qui ſuis le lezé dans toute cette affaire; qu'hier encore on me reprochoit que je donnois dans l'Amadis, qu'il n'y avoit plus moyen de vivre avec moi, que je devenois un grand inutile; voilà deux ou trois ſemeſtres de galanterie que je manque : pourquoi? parce que je ne quitte point Madame; Damon à qui je devois ſucceder chez Dorimante, a été obligé de ſe faire remplacer par Clitandre. Orphiſe m'a écrit ce matin, que ſi je ne penſois à elle bien ſerieuſement, elle ſeroit obligée d'accepter les ſoumiſſions d'un Partiſan; & je ſçai de bonne

part, que si je ne me dépêche avec Eliante, je me la verrai souffler par un petit collet; il ne faudroit que cela pour bien établir ma réputation!

ARLEQUIN.

Voilà de grandes occasions que vous faites manquer à Monsieur.

LUCINDE.

Eh! Monsieur, vous deviez vous adresser à ces Dames qui ont toujours des consolations toutes prêtes; mais venir chez moi mettre en usage tout ce que la passion la plus vive peut avoir de plus touchant & de plus tendre, me demander un aveu qui devoit, disiez-vous, redoubler votre ardeur; ne l'obtenir que par des protestations qui en auroient imposé à la plus clairvoyante, & croire après cela que je puisse être à l'épreuve d'une infidelité? non, Monsieur, non, vous m'avez inspiré une passion que vous entretiendrez s'il vous plaît, jusqu'à ce que je n'aye plus de goût pour vous.

ERASTE.

Bon, elle me renvoye aux calendes grecques.

LUCINDE.

N'ai-je pas raison, Déesse?

LA VERITE'.

J'approuverois votre conſtance, ſi Monſieur m'en paroiſſoit digne ; mais il vient de vous découvrir un caractere capable de vous dégager.

ERASTE.

Que je vous ai d'obligation !

LA VERITE'.

Vous devriez prendre une reſolution genereuſe.

ERASTE.

Courage.

LUCINDE.

Je ne puis.

ERASTE.

Quel entêtement !

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, oubliez Monſieur par pitié pour vous-même.

LUCINDE.

Je ſçai qu'il eſt indigne de ma tendreſſe, mais mon cœur n'en eſt pas moins prevenu ; enfin Déeſſe, je vous ai demandé votre appui, faites revenir un infidele.

LA VERITE'.

Je veux vous rendre un ſervice plus important. (*Elle la touche de ſon Miroir*) Que les traits de la Verité vous penetrent ;

trent ; ils déchireront bientôt le bandeau de l'amour.

ARLEQUIN.

Vous allez devenir un joli garçon.

ERASTE.

Comment donc, vais-je être métamorphosé ?

LA VERITE'.

Non, non, ne craignez rien, ce sera bien assez de vous faire paroître tel que vous êtes.

LUCINDE.

Quelle lumiere frappe mes esprits ! quelle main secourable en chasse le tumulte, pour y répandre le calme & l'indifference ! ah ! Monsieur, vous pouvez desormais sans craindre mes reproches, vous livrer aux bonnes fortunes qui vous attendent, je nen serai point jalouse, & le seul regret que vous me laisserez, sera celui de vous avoir connu.

ARLEQUIN.

Vous devez être bien satisfait.

ERASTE.

Je suis au comble de ma joye.

LUCINDE.

Je ne puis soutenir sa presence, Madame, permettez que je me retire & vous rende grace de vos bienfaits.

ERASTE *riant.*

Elle eſt ma foi toute adorable, je ne l'ai jamais tant aimée.

LA VERITE' *à Lucinde.*

Arrêtez un moment : il eſt juſte que Monſieur donne carriere à ſon amour propre, & qu'il connoiſſe combien votre conquête eſt eſtimable.

LUCINDE.

Je n'ai point envie de la paroître à ſes yeux.

ERASTE *paſſioné.*

Ah ! Déeſſe, quel changement venez-vous de produire, de quels charmes venez-vous d'armer ma chere Lucinde ? je crois voir en elle une Divinité : quoi ! Madame, j'ai pû ignorer le prix d'un cœur comme le vôtre ? ah ! que je vais bien reparer l'injure que je vous ai faite.

LUCINDE.

Je ne vous demande aucune reparation, Monſieur ; épargnez-vous des remords dont je vous quitte : en ceſſant d'être aimé, vous ceſſez d'être coupable.

ARLEQUIN.

Vous voilà revenu des Calendes grecques.

ERASTE.

Quoi ! vous ne m'aimeriez plus ! ah !

ne prononcez point un arrêt si barbare; la Verité m'éclaire, je sens la perte que je ferois si vous me repreniez votre tendresse; songez que je vous aimerai toujours : je connois tout ce que vous valez, parce que j'ai cette obligation à la Verité.

LUCINDE.

Je lui en ai une autre qui n'est pas moins grande : elle m'a éclairée sur votre compte, comme vous sur le mien; & cette connoissance que nous tenons d'elle, & qui vous engage à m'estimer, me défend à jamais de vous regarder en face; adieu, Monsieur, les choses ne peuvent pas toujours durer.

ERASTE.

Je suis au desespoir.

ARLEQUIN.

Vous meritez bien cela, notre ami.

SCENE VI.

LA VERITE', LA GAZETTE, ARLEQUIN.

LA GAZETTE.

Ma chere parente! que j'ai de joye; comment, est-ce bien vous? la Verité à Paris! cela n'est pas possible.

LA VERITÉ.

Ma chere parente ! quel nœud, quel ſang nous lie, d'où tirez-vous votre origine ?

LA GAZETTE.

De vous, en droite ligne; j'ai eu l'honneur de vous repreſenter pendant tout le temps de votre abſence, on ne s'eſt preſque point apperçu de votre départ.

LA VERITÉ.

Peut-on ſçavoir qui vous êtes ?

LA GAZETTE.

La Gazette.

LA VERITÉ.

La Gazette !

LA GAZETTE.

Oui, correſpondante de la Renommée, tante du Lardon, couſine germaine du Mercure, & les Nouvelles à la main ſont mes ſœurs naturelles.

ARLEQUIN.

Je ne vous crois gueres plus legitime qu'elles.

LA VERITÉ.

Quel ſujet vous amene ?

LA GAZETTE.

Le ſeul deſir de vous être utile ; & comme vous êtes nouvellement débarquée en Europe, je viens vous mettre au

fait de tout ce qui se passe.

LA VERITE'.

Quelle folie !

ARLEQUIN.

La Verité n'a que faire de vos instructions, elle sçait en quel état elle a laissé les hommes.

LA GAZETTE.

Elle les trouvera bien changez.

LA VERITE'.

Bien changez ? quelle heureuse nouvelle !

LA GAZETTE.

Pas trop, pas trop.

LA VERITE'.

Si les Mortels ont changé, ce ne peut être qu'en bien, & je les ai laissé dans un état à ne pouvoir gueres empirer.

LA GAZETTE.

On rafine tous les jours, ma chere parente, & j'ose même dire que votre absence a donné lieu à ce rafinement. Du tems que vous étiez sur la terre, les hommes étoient obligez de se montrer tels qu'ils étoient, la Verité les designoit; mais les choses ont bien changé de face: l'un médit de son prochain par un motif de charité ; celui-ci vole son prochain, sous prétexte de l'aider à faire restitu-

tion ; cet autre vend ſon ami dans une fraude qu'ils ont concertée enſemble, & le tout par délicateſſe de conſcience ; enfin le médiſant devient charitable, le voleur devient reſtitutionnaire, & le perfide conſcientieux. A le bien prendre, il n'y a plus de vice ſur la terre, & Meſſieurs les hommes les habillent d'une façon à les faire paſſer pour des vertus en cas de beſoin.

ARLEQUIN.

Mais il me ſemble que pour une Gazette, vous parlez comme un livre.

LA GAZETTE.

Je ſuis bien-aiſe de faire voir à ma parente, que je ne ſuis pas indigne de lui appartenir.

LA VERITE'.

Je n'aurois jamais cru que vous fuſſiez ſi ſçavante, & je m'imaginois qu'une Gazette ne devoit débiter que des nouvelles.

LA GAZETTE.

Mais vraiment, ma couſine, vous étiez dans l'erreur, & je ſuis en droit de faire des remarques & des réflexions, tant morales que politiques, & cauſtiques.

ARLEQUIN.

Gagnez-vous bien dans votre métier ? Voyons un peu si je me ferai Gazette.

LA GAZETTE.

Le fond de la Profeſſion ne produit pas grande choſe ; mais il y a des revenans-bons clandeſtins qui dédommagent. Je reçus ces jours paſſez trente piſtoles d'un Abbé, pour mettre dans la Gazette que la petite vérole ne lui avoit pas gâté le tein. Un Medecin m'en a donné quatre, pour y mettre qu'un malade qu'il avoit tué par une ſaignée, étoit mort par un *qui pro quo* d'Apoticaire. Si ce Medecin veut cacher tous ſes meurtres au même prix, il ſera bien-tôt ruiné.

ARLEQUIN.

Dites-nous, quelques-unes de vos nouvelles.

LA GAZETTE.

D'Italie. Les Venitiens promettent une ſomme conſiderable à quiconque trouvera un ſecret infaillible pour empêcher une femme d'être infidelle. On craint que cette recherche n'ait pas plus de ſuccès que celle du degré de latitude & de la quadrature du cercle, chez les Hollandois.

ARLEQUIN.

Pourquoi de si sages Républiques proposent-elles des choses si difficiles ?

LA GAZETTE.

Ecoutez cet article. Du Parnasse. Quelques Auteurs modernes ont fait une ligue offensive contre les anciens. Apollon ayant lû le Manifeste, a fait cesser les actes d'hostilité, voyant que les modernes n'attaquoient les anciens que par un mal entendu. De Paris. Les Comediens François ont donné cet Eté une Tragedie qui a fait un grand bruit, & qui sera d'une grande utilité au Public. Cette Piece est en forme de Recueil de sentences, maximes, dictons & devises, fort propres à mettre sur les écrans.

ARLEQUIN.

C'est dommage qu'on ne l'aye pas jouée en hyver.

LA GAZETTE.

Les Comediens Italiens donnent des Pieces nouvelles très-frequemment.

ARLEQUIN.

Tant pis, c'est une mauvaise marque.

LA GAZETTE.

Ils ont une attention particuliere à saisir les choses qui peuvent réjoüir le Public : il n'y a pas long-tems qu'ils

donnerent l'Homme Marin, sur la simple relation qu'on en crioit par les ruës. De Vienne. Le Baron de Chiprechelapre qu'on croyoit noyé dans le Danube par un desespoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours sain & sauf dans sa cave.

ARLEQUIN.

Il étoit mieux là que dans la Riviere.

LA GAZETTE.

De Barbarie. Il y a huit jours qu'un Cadis fit donner la bastonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourse de Sequins, afin qu'il le favorisât dans un procès dont il étoit Juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

LA GAZETTE.

Que n'évoquoit-il son procés en Europe, il n'auroit pas eu affaire à des Juges Barbares.

ARLEQUIN.

Reflexion caustique.



SCENE VII.

LA VERITE', LA COQUETTE, ARLEQUIN.

LA COQUETTE.

AH! charmante Déeſſe, il n'eſt que trop vrai qu'il eſt quelquefois dangereux de vous ſuivre; vous voyez une perſonne en bute à la médiſance la plus effrenée, pour avoir trop obſervé les loix que vous preſcriviez aux hommes quand vous regniez ſur la terre.

ARLEQUIN.

La pauvre petite! elle eſt jolie, ma foi.

LA VERITE'.

Je ferai en ſorte qu'on vous y rende juſtice; mais faites-moi un portrait fidele de vos mœurs & de votre caractere.

LA COQUETTE.

Je ne vous cacherai point, Déeſſe, que je me livre ſans ſcrupule aux plaiſirs innocens qui peuvent flater une fille de mon âge; fêtes, cadeaux, bals, promenades, ſpectacles, voilà mes élemens.

ARLEQUIN.

Cela eſt naturel, c'eſt auſſi mon foible. Madame, je crois que voilà une femme qui me conviendroit.

LA VERITE'.

Nous verrons. Dites-moi en quoi l'on vous blâme ; car jusqu'ici je ne vois en vous qu'une personne du grand monde, à laquelle tous les plaisirs que vous nommez, sont très-permis.

LA COQUETTE.

Eh bien, Déesse, toute la terre fronde ces plaisirs : on trouve mauvais que je me réjoüisse, & tous les partis qui se présentoient du vivant de mon pere, ne me parlent plus de mariage : ils me trouvent trop vive, disent-ils, trop agaçante.

ARLEQUIN.

Ce sont apparemment de ces esprits enfoncez dans la tristesse : allez, allez, ma belle, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir un mari à votre disposition.

LA VERITE'.

Ne te presse point. Ce que vous me dites m'étonne : la vivacité & l'enjouement, bien loin de rebuter les hommes, les attirent ordinairement. Comment ces deux choses peuvent-elles produire un effet si contraire ? Que trouve-t-on de si blâmable dans votre conduite ?

LA COQUETTE.

Je vais vous l'expliquer.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que ces nigauds sçavent dire.

LA COQUETTE.

On me reproche que lorsque je vais au bal, je choisis des habits avantageux qui ne me cachent pas assez la gorge; on voudroit je pense que j'étouffasse sous un Dominot, qui dérobe toutes les graces de la taille; on me blame de danser trop spirituellement; on trouve à redire que je me démasque après avoir dansé; que je m'assoye à côté d'un Seigneur, que je me panche sur un autre & qu'un troisiéme me baise les mains, pendant qu'un quatriéme m'évente.

ARLEQUIN.

Troisiéme & quatriéme: que diable, aussi!

LA VERITÉ.

Et comment en usez-vous aux promenades, aux spectacles?

LA COQUETTE.

Oh! pour la promenade, je soutiens qu'il n'y a pas de femme qui ait trouvé l'art de s'y divertir comme moi.

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

LA COQUETTE.

J'y vais en deshabillé, à la verité,

mais parée au possible; j'y trouve des jeunes gens de ma connoissance qui badinent & folâtrent galamment avec moi: chacun d'eux me demande quelque témoignage de mon amitié, comme un brasselet, une tabatiere; je ne donne la preference à personne, mais je cherche à les contenter tous; de façon que je rentre chez moi sans éventail, sans gands, sans rubans, sans bouquet & sans fichu.

ARLEQUIN.

Sans pannier & sans chignon.

LA COQUETTE.

A propos de chignon: n'y eut-il pas l'autre jour un badin qui m'en coupa une boucle toute entiere? oh! quel folichon, quel folichon!

LA VERITE'.

Veux-tu que je lui propose de t'épouser?

ARLEQUIN.

Non, ne vous pressez point: je ne veux point d'une femme que l'on tond comme un barbet.

LA VERITE'.

Achevons; je suis curieuse de sçavoir quelle est votre contenance aux spectacles: que pouvez-vous faire dans une loge, qui revolte le Public contre vous?

LA COQUETTE.

Oh ! pour le coup, Déesse, rendez-moi justice : je vais à la Comedie, j'y cherche des yeux tous ceux à qui je dois une reverence, je les salue ; point du tout, on interprête mal mon sçavoir vivre, & je sçais des gens qui m'ont fait un crime d'avoir rendu dans une Comedie cent quatre-vingt douze reverences, & de ce qu'elles ne s'adressoient qu'à des hommes.

ARLEQUIN.

Ce sont gens sans façon qui voudroient bannir le ceremonial : ne parlons plus de mariage.

LA VERITE'.

Avant de m'éclaircir sur certains points, je voudrois apprendre comment vous passez votre temps à table ?

LA COQUETTE.

Comme le souper est le dernier plaisir de la journée, je vous avouë que je m'y prête de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela est trop juste.

LA COQUETTE.

Je soupe en grande compagnie, je fais placer près de moi le meilleur de mes amis, à moins qu'il ne s'y trouve

quelque étranger: vous sçavez qu'il faut faire honneur aux étrangers.

ARLEQUIN.

C'est observer le sçavoir-vivre.

LA COQUETTE.

J'éguaye le repas par quelque conte badin; je felicite l'un sur sa belle humeur, je fais des reproches à l'autre sur son air chagrin, j'ai presque toujours le verre en main, & le dessert amene la Chansonnette.

ARLEQUIN.

Madame, ne l'interrogez pas sur l'après souper.

LA VERITE'.

Je suis amplement instruite; mais je ne vois pas dans tout cela le fondement de vos plaintes contre moi; quel rapport puis-je avoir avec votre maniere d'agir, & comment suis-je cause que l'on médit de vous?

LA COQUETTE.

Comment, Déesse! vous ne le voyez pas? je dis ce que je pense, je ne cache point mes démarches; me propose-t-on quelque partie qui me flatte, je l'accepte; me plaît-on, je l'avoue; n'est-ce pas là suivre la Verité de point en point?

LA VERITÉ.

Vous prenez le change.

ARLEQUIN.

La pauvre fille eſt dans la bonne foy; il ne lui manque que d'être dans le bon chemin.

LA VERITÉ.

Je vais tâcher de l'y mettre ; changez d'inclination & de manieres, vous ne vous entendrez plus reprocher la ſincerité de vos démarches.

ARLEQUIN.

Retenez bien cela.

LA COQUETTE.

Mais, Déeſſe, vous m'avez dit au commencement de notre converſation, que vous ne voyez rien dans ma conduite qui pût me la faire reprocher.

LA VERITÉ.

C'eſt que je n'en avois pas entendu la fin ; je ne condamne point certains plaiſirs, mais la façon dont vous vous y livrez, eſt condamnable. On peut aller à la Comedie, (par exemple,) ſans s'y donner en ſpectacle à tout le monde.

ARLEQUIN.

Oui, ne s'y pas diſloquer à force de reverences.

LA VERITE'.

On peut auſſi ſe promener & revenir chez ſoi avec ſes gands, ſon fichu & ſon éventail.

ARLEQUIN.

& cetera.

LA VERITE.

Aller au bal ſans ſortir de la decence à laquelle votre ſexe vous oblige; danſer modeſtement & ne s'aſſeoir ſur perſonne.

ARLEQUIN.

Ne pas s'étendre ſur quatre Meſſieurs comme ſur un canapé.

LA VERITE'.

Lorſqu'on vous plaît, vous l'avouez, & vous appellez cela ſuivre la Verité; c'eſt prendre les choſes à la lettre, & s'il ne falloit qu'avouer ſes foibleſſes, la Verité feroit aiſée à ſuivre: vous dites ce que vous penſez, & vous voulez que je vous en aye obligation; il faut penſer bien, quand on veut ſe faire un merite de dire ce que l'on penſe. Penſer bien & agir de même, voilà ſuivre le chemin de la Verité: vous en êtes un peu éloignée; ſi vous ne pouvez y entrer tout d'un coup, approchez-vous-en du moins. Quand vous aurez quelque foible, com-

battez-le, & loin d'en faire un aveu qui en redouble la honte, tâchez en le cachant à tout le monde, d'en perdre vous-même le souvenir.

LA COQUETTE.

Vraiment, voilà bien des affaires; cacher son foible à tout le monde, l'oublier soi-même: il faut que cela soit trop difficile, puisque cela ne me paroît pas naturel; mais nous tâcherons de concilier toutes ces choses, & jusqu'à ce que je les ressente, je feindrai de les exécuter. J'imiterai Belise la prude, je ne verrai personne en general, & le particulier m'en dédommagera: point de parties tumultueuses; à huis-clos, à huis-clos: jamais de promenades au Cours; des maisons de campagne: je refuserai avec éclat l'hommage de ceux qui ne me plairont pas, pour accepter à petit bruit & sans crainte d'être blâmée, la tendresse de celui qui me flattera le plus: ne vous mettez pas en peine, j'accommoderai cela à merveille.

Elle sort, & la Verité la touche de son miroir.

ARLEQUIN.

Vous la laissez partir dans une belle résolution?

LA VERITE'.

Elle ne la gardera pas jufques chez elle, & je veux que la vifite qu'elle m'a renduë lui foit utile.

SCENE VIII.

UN COMEDIEN *Italien*, UN COMEDIEN *François*, LA VERITE', ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *Italien.*

AH! puiffante Déeffe, nous implorons votre fecours.

LE COMEDIEN *François.*

Nous avons recours à vos bontez, Déeffe charmante.

LA VERITE'.

Que puis-je faire en votre faveur, & qui êtes-vous?

LE COMEDIEN *Italien.*

Vous voyez en nous deux états, qui compofent tous les Royaumes & les Republiques.

LE COMEDIEN *François.*

Vous voyez en nous des Protées & des Cameleons.

LE COMEDIEN *Italien.*

Oüi, nous fommes les miroirs des mœurs & des caracteres.

ARLEQUIN.

Voilà des gens de bien des métiers.

LA VERITE'.

C'est-à-dire que vous êtes Comediens ?

LE COMEDIEN *François.*

Oüi, Déesse, Monsieur est de la Troupe Italienne, & moi de la Françoise.

ARLEQUIN.

Des Comediens ! il y a long-tems que j'ai envie de l'être.

LA VERITE'.

Ce ne seroit pas le plus mauvais parti que tu pourrois prendre.

ARLEQUIN.

Et bien, mes amis, avez-vous bien du monde ?

LE COMEDIEN *François.*

La la.

L'ITALIEN.

Cousi cousi.

ARLEQUIN.

Vos Troupes sont-elles bonnes ?

L'ITALIEN.

Celle de Monsieur est excellente.

LE FRANÇOIS.

Et la vôtre est admirable.

ARLEQUIN.

Eh! Messieurs, vous êtes trop honnêtes.

L'ITALIEN.

Il faut avouer que ces Messieurs jouent avec grace ; une noblesse , une décence... ils débitent avec tant d'art les grands sentimens de leurs Tragedies , qu'ils ajoûtent à la majesté des anciens Heros qu'ils representent ; car je suis sûr qu'ils ne parloient , ni ne gesticuloient comme ces Messieurs.

LE FRANÇOIS.

Je pourrois vous faire le même compliment , si vous representiez des Tragedies comme dans notre païs ; mais quoique vous soyez obligez à Paris de vous restraindre au seul comique , vous n'y donnez pas moins lieu de vous faire admirer , par la maniere aisée dont vous rendez les choses. Tout chez vous part de source , & l'on ne diroit point à vous voir , que vous êtes Comediens.

ARLEQUIN.

Assurément voilà deux amis bien sinceres.

LA VERITE'.

Sçachons ce qui vous amene.

LE FRANÇOIS.

Il ne nous manque que de bonnes nou-

veautez ; mais nous avons affaire à des Auteurs si entêtez & si prévenus d'eux-mêmes, que la plûpart de leurs Pieces tombent.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable.

LE COMEDIEN *Italien.*

Et nous venons vous suplier, Madame, de leur inspirer ces vraies beautez qui font infailliblement réussir les Ouvrages.

LE COMEDIEN *François.*

C'est ce qui nous amene. Oserions-nous nous flater de voir nos vœux remplis ?

LA VERITÉ.

Je ferai mon possible pour vous contenter. Mais voilà une plaisante figure.

SCENE IX.

Un POETE & les susdits.

LE POETE.

DEesse trop aimable & dont l'heureux retour
Va mettre aux yeux de tous, mes talens au grand jour ;
Je descens un moment du sommet du Parnasse,
Et viens solliciter près de vous une grace.

LA VERITE'.

Vous êtes Poëte apparemment ?

LE POETE.

Oui, Déesse.

ARLEQUIN.

A quoi l'avez-vous connu ?

LA VERITE'.

A son langage.

ARLEQUIN.

Et moi à son habit.

LA VERITE'.

Quelle grace exigez-vous de moi ?

ARLEQUIN.

Il vient apparemment vous prier de marquer ses vers à votre coin.

LE POETE.

Non, Monsieur, je me contente des presens que j'ai reçûs de Madame, & je ne lui demande que les moyens de les faire valoir.

LA VERITE'.

Voyons.

LE POETE.

Je suis Auteur Dramatique, mes Pieces sont excellentes, tous ceux à qui je les lis en conviennent; mais si-tôt qu'elles paroissent sur le Théatre, elles changent de face, & les Comediens les défigurent tellement, qu'elles sont mécon-

noiſſables. Ils me mettent en pieces, me ruinent, me coupent la gorge; & je vous prie, Madame, de leur donner des talens capables de rendre mes productions à la lettre: qu'ils en ſentent le vrai; qu'ils en ſoient effectivement penetrez: c'eſt ce que je ne puis leur faire comprendre. Il n'y a que vous, Déeſſe, capable d'un pareil miracle; ſi vous voulez l'operer, ma fortune eſt faite.

L'ITALIEN.

Voilà un plaiſant original!

LE FRANÇOIS.

Vous radotez.

LE POETE.

Ce que je dis n'eſt que trop vrai.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous bien que ces Meſſieurs ſont Comediens?

LE POETE.

Ah! Meſſieurs, vous voyez que je ſollicite en votre faveur, & que je demande pour vous ce que vous n'auriez jamais demandé de votre vie.

L'ITALIEN.

Nous vous avons rendu un plus grand ſervice, & nous venions conjurer la Déeſſe de vous donner du moins le ſens commun.

LE POETE.

Il faut n'en point avoir pour croire que j'en aye besoin.

LE COMEDIEN *François.*

Vous ne connoissez pas ce qui vous est necessaire.

LA VERITÉ.

Ne vous parlez point avec aigreur, vous avez besoin les uns des autres, tâchez de vous concilier.

LE COMEDIEN *Italien.*

Eh le moyen! ces Messieurs sont d'un entêtement.....

LE POETE.

Et vous d'une présomption....

LE COMEDIEN *François.*

Ils ne recevroient pas le moindre conseil.

LE POETE.

E'tes-vous capables d'en donner? nous sçavons ce qu'il faut au Public.

LE COMEDIEN *François.*

Que ne le lui donnez-vous donc: nous sommes tous les jours accablez de reproches: on nous prend à partie quand nous jouons vos Pieces, & l'on nous demande comment nous pouvons recevoir de pareilles platitudes.

LE POETE.

Et moi, tout le monde me fait la guerre de donner de si bonnes choses à des gens qui les jouent si mal ; vous les feriez valoir, si vous faisiez attention à la maniere dont je les recite. Qui doit connoître mieux que l'Auteur même la valeur intrinseque d'une Piéce qu'il a composée ? N'est-ce pas son sang, ses entrailles dont il se dépoüille, pour vous en confier le dépôt précieux ? Ah ! Messieurs, s'il a le malheur de voir sa progeniture en des mains étrangeres, laissez-lui du moins la consolation de donner à son enfant, cette nourriture, cette éducation, sans laquelle les premiers soins du pere sont infructueux.

ARLEQUIN.

Finissez-donc, vous me faites pleurer.

LE POETE.

Enfin, Déesse, vous sçavez quelle est ma priere, je la renouvelle en faveur de ces ingrats que je veux enrichir malgré qu'ils en ayent.

LE COMEDIEN *Italien.*

Souvenez-vous de grace de ce qui vous amene. C'est un homme qui ne croira jamais avoir été dans le faux, à moins

que vous ne lui appreniez à penser juste.

LA VERITE' *au Poëte.*

Je me garderai bien de vous faire des presens dont vous croyez n'avoir pas besoin ; si vous m'aviez consultée pour vous personnellement, j'aurois pû vous être utile ; mais votre orgueil vous a porté à solliciter pour autrui des choses que vous auriez dû demander pour vous-même, je vous laisse tout en proye à votre bonne opinion.

LE POETE.

C'est donc là tous les services que vous pouvez me rendre ? Et bien je vous baise les mains, & pour me venger de ces Messieurs, je vais travailler pour l'Opera.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, mon ami, on n'a pas besoin de la Verité pour réussir dans ce pays-là.

LE POETE.

Pour la Foire, pour Polichinelle.

ARLEQUIN.

Pour le Pont-Neuf.

LE POETE.

Que les Romains pressez de l'un à l'autre bout,
Doutent où je puisse être & me trouvent par tout.

SCENE X.

LA VERITE', *les deux* COMEDIENS, ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *François.*

DE'esse, nous sommes au desespoir de vous avoir déplû.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois par à vous trouver plus raisonnable que les autres; mais n'importe, je veux faire un présent à l'une de vos deux Troupes.

LE COMEDIEN *François.*

Peut-on vous demander en quoi il consiste?

LA VERITE'.

En un Acteur: le voilà.

LE COMEDIEN *François le tirant par le bras.*

Je le crois excellent pour notre Théatre.

LE COMEDIEN *Italien le retirant.*

Il ne sera pas moins bon pour le nôtre.

LA VERITE'.

Je le laisse le Maître de choisir la Troupe qui lui convient

ARLEQUIN.

Voyons.....

Il fait plusieurs lazis avec les Comediens l'Italien lui donne du jeu, & le François se plaint qu'il lui a gâté sa perruque.

ARLEQUIN.

Allons, allons, je suis des vôtres, mon ami.

LA VERITE'.

Acceptez-le de ma main.

ARLEQUIN.

Vivat, me voilà Comedien; mais à propos, cela fera-t-il ma fortune ?

LA VERITE'.

Tu n'en as demandé qu'une médiocre tu dois être content.

LE COMEDIEN *François*.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Je vous dédommagerai par quelque Actrice nouvelle.



SCENE IX.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN, LES COMEDIENS.

LE SUISSE.

EH ! Montame, emporte vite fotre maiſon hors de la Ville.

LA VERITE'.

Qu'y a-t-il ?

LE SUISSE.

Tout le monde il vient avec de groſſes chandelles de paille pour brulir fotre Temple: ils dirent qu'il n'ont pas beſoin de la Ferité, & que vous gâtez tout leur affaire.

LA VERITE'.

Ils n'ont pas tort.

LE SUISSE.

Chacun a porté ſon plainte chez le Commiſſaire, & ſti Montſir habilé avec un robe de chambre tout noir, il vient mener vous en priſon par un Sentence.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, c'eſt moi qui ſuis cauſe de l'accident qui vous arrive.

LA VERITE'.

Je vais le prevenir & disparoître.

ARLEQUIN.

Vous m'aviez bien dit que vous ne feriez pas long-tems dans ce pays-ci.

LA VERITE'.

J'y ai encore plus resté que je ne croyois.

SCENE DERNIERE.

LE COMMISSAIRE, ARCHERS, & les susdits.

LE COMMISSAIRE.

OU est la Verité?

ARLEQUIN.

Bon, elle est bien loin, ne croyez-vous pas qu'elle vous attendoit?

LE COMMISSAIRE.

Elle a tort, je ne venois ici que pour lui rendre tous les respects qui lui sont dûs. Que je suis malheureux de ne l'avoir pas trouvée!

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la premiere fois que vous l'avez manquée,

Dernier Divertiſſement de Maſques.

CHantons, danſons tous,
La Verité n'eſt plus avec nous;
Sur nos défauts, lorſqu'elle nous éclaire;
Ce n'eſt point pour nous ſoulager :
Elle devroit plutót les taire,
Ne pouvant les corriger.
Chantons, danſons tous,
La Verité n'eſt plus avec nous.

On danſe.

I. VAUDEVILLE.

Quand vous ſçavez qu'une cruelle
Sans aucun fruit, vous fait brûler pour elle,
Malheureux amant rebuté,
Quelle fatale vérité !
Mais quand par un ſort favorable,
Vous liſez dans ſes yeux,
Remplis de feux,
L'inſtant heureux,
Qui doit combler vos vœux :
Verité trop aimable !

Qu'une famille vous marie
Sans votre choix, ſelon ſa fantaiſie;

A quelque vieillard hebété,
Quelle fatale verité !
Mais quand par un ſort favorable;
On vous donne un galand
Jeune & fringant,
Et qu'il vous prend
Sans perdre un ſeul inſtant;
Verité trop aimable!

LE SUISSE.

Lorſque vous demandir bouteille;
Et que votre Hôte il fait la ſourde oreille;
Qu'il n'afre point de charité,
Quelle fatale verité !
Mais quand il être fort traitable;
Qu'il vous donne du fin
Juſqu'au matin,
Et qu'un Catin
Vous en verſe tout plein:
Verité fort choulie!

ARLEQUIN.

Lorſque nous voyons une Piece
Faire bâiller, inſpirer la triſteſſe;
Pour toute la Communauté,
Quelle fatale verité !
Mais quand par un ſort favorable,

Le parterre applaudit,
Se réjouit,
Badine & rit
A tout ce que l'on dit :
Verité trop aimable !

On danse.

II. VAUDEVILLE.

Laissons notre voisin en paix,
Sur autrui ne glosons jamais,
Et nous agirons à merveille ;
Sur nous le trait de Verité
Peut-être également porté ;
Nous devons craindre la pareille.

Le pauvre Lubin est un sot,
Je le sçais ; mais je n'en dis mot ;
Et je crois agir à merveille :
Car je suis époux comme lui,
Et dès demain, dès aujourd'hui ;
Il peut m'arriver la pareille.

A Philis je sçais un galant ;
Je n'en dirai rien cependant ;
Et je crois agir à merveille :
Car enfin que sçait-on comment ;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Il peut m'arriver la pareille.

ARLEQUIN.

Lorſqu'on ſifle chez nos voiſins ;
Nous n'en paroiſſons pas plus vains ;
Et nous agiſſons à merveille :
Car enfin , que ſçait-on , vraiment ;
Dès aujourd'hui , dès ce moment,
Autant nous en pend à l'oreille.

FIN.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé: *Le Temple de la Verité*, Comedie; Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, ce 15. Juillet 1726.

SECOUSSE.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.